



## Critiques Littérature

Le fils d'un proche du célèbre « narco » Pablo Escobar revient en Colombie. « Le Ciel à bout portant », de Jorge Franco, est le roman d'une réconciliation

# Pas n'importe quel enfant de Medellín

ARIANE SINGER

**L**a violence liée aux narcotrafics est l'un des grands thèmes de la littérature colombienne contemporaine. De Fernando Vallejo, avec *La Vierge des tueurs* (Belfond, 1997), à Juan Gabriel Vasquez (*Le Bruit des choses qui tombent*, Seuil, 2012), en passant par Hector Abad (*L'Oubli que nous serons*, Gallimard, 2009), nombreux sont les écrivains à dépeindre le climat de guerre civile qu'ont fait peser les cartels sur le pays au cours des quatre dernières décennies.

Auteur de deux romans très remarquables sur le sujet, *La Fille aux ciseaux* et *Le Monde extérieur* (Métailié, 2001 et 2016), le romancier et scénariste Jorge Franco, né à Medellín en 1962, choisit d'y revenir dans *Le Ciel à bout portant*. Ses deux premiers livres s'intéressaient, l'un à la figure d'une jeune femme à la solde de tueurs dans les années 1980, l'autre à une bande de malfrats organisant le kidnapping d'un riche homme d'affaires une décennie plus tôt. Ce nouvel ouvrage adopte un point de vue inédit : celui des enfants des narcos. Il met en scène Larry, fils d'un proche de Pablo Escobar, Libardo, lequel a disparu peu de temps après la mort du chef du cartel de Medellín, exécuté par la police le 2 décembre 1993. Douze ans plus tard, alors que les restes de son père viennent d'être retrouvés, Larry, désormais exilé à Londres,

revient dans sa ville natale pour reconnaître la dépouille et l'enterrer dignement.

Quelle responsabilité portent les proches des « narcos », quand ils n'ont pas participé directement aux agissements de leurs parents mais ont largement bénéficié du confort que leurs trafics leur ont procuré ? Pour tenter de répondre à cette question, qui forme le fil narratif du livre, Franco entremêle trois séquences de la vie de Larry. Son voyage en avion entre la Grande-Bretagne et la Colombie, pendant lequel il s'éprend d'une jeune femme qui vient elle-même de perdre son père ; son arrivée et ses premiers jours à Medellín, où il retrouve sa famille et ses anciens amis ; enfin, son enfance et son adolescence, vécues, comme un paria, au rythme des affaires illicites, florissantes, et des guerres entre cartels. Ces trois récits habilement imbriqués dessinent le portrait d'un homme partagé entre la volonté de tirer un trait sur le passé de son père, et la culpabilité de se détourner de son souvenir.

En évoquant les jours éprouvants passés à attendre le retour de Libardo, kidnappé par une bande rivale, et l'angoisse de la famille, sommée de négocier avec les ravisseurs des sommes extravagantes



pour le faire libérer, Jorge Franco montre toute la complexité des liens qui unissent le fils à un père bien encombrant. Une ambiguïté qui apparaît d'autant plus forte que les deux autres protagonistes du roman semblent avoir réglé la question : la mère, Fernanda, en gardant une rancœur tenace à son mari en raison de ses infidélités, et le frère aîné, Julio, en s'éloignant pour de bon de Medellín pour se consacrer corps et âme à l'exploitation d'une ferme.

### Violence endémique

Mais l'intérêt du roman, découpé par chapitres selon un montage cinématographique – il doit bientôt faire l'objet d'une adaptation en série télévisée –, réside sans doute davantage dans la description de la Colombie d'aujourd'hui, telle que la retrouve Larry : un pays qui, malgré sa pacification relative, est toujours aux prises avec une violence endémique. Ironie de l'histoire : le narrateur a choisi de rentrer le jour même de l'Alborada, une fête populaire instaurée par les ennemis de Pablo Escobar en 2003, et qui célèbre depuis, à grands coups de feux d'artifice, le début du mois de décembre et l'approche de Noël. « Ces explosions ne sont jamais que des coups de feu déguisés, un culte à nos guerres », analyse ainsi Larry, qui découvre avec stupeur cette nouvelle tradition, s'inscrivant dans une tenace culture de la violence.

C'est tout le rapport à cette terre natale, à la fois maudite et regrettée, qu'explore le romancier. « Le paysage reste émouvant. Avec tout ce qui a changé, tout ce qui a été perdu, et parce que ce creux entre les montagnes, cette fourmière où l'on ne compte plus les morts et les bannis et qui nous a tous marqués est toujours debout, plus solide même, comme si elle n'avait jamais été la ville dont j'ai dû m'enfuir et où on a tué mon père », fait-il dire au héros. Par ce douloureux retour aux origines, sur les cendres d'un passé toujours ardent, Jorge Franco esquisse une possibilité de réconciliation. Avec ses fantômes comme avec soi-même. ■

**LE CIEL À BOUT  
PORTANT**  
*(El cielo a tiros),  
de Jorge Franco,  
traduit de  
l'espagnol  
(Colombie)  
par René Solis,  
Métailié,  
350 p., 22 €.*

## EXTRAIT

« [Libardo] venait d'en bas, de tout en bas. Il n'avait pas terminé le lycée et avait rejoint les bandes de la zone haute du quartier San Cristobal. Quand je lui demandais ce qu'il faisait avec les bandes, il me répondait, on faisait des conneries, toutes sortes de conneries un peu partout. Il en parlait même avec nostalgie. Quand je lui ai demandé comment il avait rencontré Escobar, il m'a dit que c'était Benito qui le lui avait présenté. Et quand je lui ai demandé pourquoi il faisait ce qu'il faisait, il m'a dit, parce que c'est la vie, fiston, un jour tu comprendras. Je n'ai jamais compris, mais je supposais que c'était comme naître noir, blanc, grand ou petit. C'était ce que nous étions, point à la ligne. Même s'il y a toujours eu quelque chose ou quelqu'un pour me rappeler qui j'étais. »

LE CIEL À BOUT PORTANT, PAGES 94-95



*Le barrio Pablo Escobar, à Medellín, en Colombie, en 2018. MERIDITH KOHUT/THE NEW YORK TIMES-REDUX-REA*